

ORAISONS
FUNÈBRES
DE
BOSSUET
ET
FLÉCHIER.

ORAISONS FUNÈBRES
DE FLÉCHIER.

RECUEIL
DES
ORAISONS FUNÈBRES

PRONONCÉES

PAR MESSIRE ESPRIT FLÉCHIER,
ÉVÊQUE DE NISMES.

NOUVELLE ÉDITION,

A LAQUELLE ON A AJOUTÉ UN PRÉCIS DE LA VIE DE L'AUTEUR.



LIBRAIRIE CATHOLIQUE DE PERISSE FRÈRES,

Lyon,
Grande rue Mercière, 33.

Paris,
Rue Pot-de-Fer-St-Sulpice, 8.

1844

LYON, IMPRIMERIE D'ANT. PERISSE,
IMP. DE N. S. F. LE PAGE ET DE J. É. MORÉ LE CARDINAL-ARCHEVÊQUE.

ÉLOGE HISTORIQUE

DE MESSIRE

ESPRIT FLÉCHIER,

ÉVÊQUE DE NISMES.*

ESPRIT FLÉCHIER naquit le 10 juin 1632, à Perne, dans le comtat d'Avignon. Etant entré dans la congrégation de la Doctrine chrétienne en 1648, il eut le bonheur d'y être formé par le P. Hercules Audiffret, son oncle maternel, alors supérieur général de cette congrégation, et qui s'y est fait estimer par ses talens et par sa vertu. M. Fléchier fournit avec distinction aux études de son état, et aux différentes classes dont il fut chargé, particulièrement à Narbonne, où il professa la rhétorique, et où il prononça en 1659 l'oraison funèbre de M. de Rebé, archevêque de cette ville. Ce fut cette même année, quelques mois après la mort du P. Audiffret, qu'il quitta l'habit de doctrinaire.

Il commença à se faire connaître à Paris par une description du carrousel en vers latins, et par quelques poésies françaises. On s'étonna qu'il eût pu exprimer en beaux vers latins une chose aussi inconnue à l'ancienne Rome, qu'un carrousel. Cette

* Ce précis de la vie et du caractère de M. Fléchier est tiré de ses lettres et des mémoires du P. Nicéron.

4

description intitulée, *Cursus Regius*, a été imprimée d'abord *in-folio* en 1669, avec la description que Charles Perrault a faite du carrousel de 1662; et ensuite *in-12*, dans le Recueil des Œuvres mêlées de M. Fléchier, qui parut en 1712.

Ses premiers sermons augmentèrent beaucoup sa réputation, et ses oraisons funèbres la mirent au plus haut degré.

Voici ce qu'en dit M. Mongin dans un de ses discours académiques : « L'oraison funèbre, avant M. Fléchier, était l'art d'arranger de beaux mensonges ; un art tout profane, où, sans avoir égard à la vérité ni à la religion, on consacrait les fautes des vertus des grands et souvent la grandeur même. Mais le sage Fléchier ne songea dans l'éloge des morts, qu'à faire des leçons aux vivans, et qu'à déplorer les grandeurs humaines par la vanité qui les accompagne, ou par la mort qui les détruit. Il ne suffisait pas d'être né grand, de posséder de grandes dignités, ou de lui proposer de grandes récompenses pour avoir une place parmi les héros immortels. Pour ne point trahir la vérité, il n'a loué que la vertu ; pour ne point flatter ses portraits, il n'a travaillé que d'après la plus belle nature : et tous ses héros sont des modèles, comme toutes ses pièces sont des chefs-d'œuvre. C'est là qu'on est étonné de voir, dans un seul homme, l'ame universelle de plusieurs grands hommes, l'ame du guerrier, l'ame du sage, du grand magistrat et de l'habile politique. Là il s'élève, il change, il se multiplie, et prend toutes les formes différentes du mérite et de la vertu. La séduction est si forte, qu'on croit voir tout ce qu'on ne fait que lire ou qu'entendre. Avec un livre à la main, vous êtes transformé dans des sièges et des batailles. C'est l'orateur

qui vous charme, et vous n'êtes occupé que du héros. C'est Fléchier qui parle, et vous ne voyez que Turenne. L'art cache l'orateur, et ne montre que le grand magistrat ou le grand capitaine. »

M. Fléchier lisait souvent les Sermonaires italiens et espagnols, qu'il appelait agréablement ses bouffons, et il avouait que le ridicule de ces ouvrages avait contribué à épurer et à fortifier son goût pour le vrai, sans lequel il n'y a ni beauté, ni force dans l'éloquence.

Parmi les illustres amis que son mérite lui acquit, M. de Montausier fut un des plus vifs. Ce fut lui qui le produisit auprès de Monseigneur le Dauphin, dont il fut lecteur. Choisi en 1672 pour l'oraison funèbre de madame de Montausier, il produisit alors au grand jour ce talent singulier que toute la France a reconnu en lui pour toutes ces sortes d'ouvrages.

En 1673 il fut reçu à l'Académie française à la place de M. Godeau, évêque de Vence.

Un des projets formés pour l'éducation de Mgr. le Dauphin, avait été de faire écrire pour lui l'histoire de tous les grands princes chrétiens. M. Fléchier fut chargé de celle de Théodose, qui parut en 1679. C'est la seule qui ait été donnée.

Le roi, non content de lui avoir donné l'abbaye de Saint-Severin et la charge d'aumônier ordinaire de madame la Dauphine, le nomma en 1685 à l'évêché de Lavaur, d'où il passa en 1687 à celui de Nismes. Voici la lettre qu'il écrivit au roi au sujet de cette translation

SIRE ,

« J'ai reçu avec toute la reconnaissance que je
 » dois, la grâce que Votre Majesté m'a faite de me
 » nommer à l'évêché de Nismes; et cette marque
 » précieuse de son souvenir a renouvelé dans mon
 » cœur tous les sentimens de respect et de vénéra-
 » tion pour son auguste personne, et toute l'ardeur
 » du zèle que j'ai toujours eu pour son service. Mais,
 » Sire, Votre Majesté me permettra de lui représen-
 » ter avec toute la confiance que me donnent ses
 » bontés, que je regarde le premier choix qu'elle a
 » bien voulu faire de moi pour l'évêché de Lavaur,
 » comme ma première vocation; que j'y ai travaillé
 » comme n'en devant point sortir; et qu'une marque
 » que Dieu me voulait en ce lieu, c'est qu'il y bé-
 » nissait mes travaux, et que les peuples m'écou-
 » taient avec plaisir, quand je leur prêchais l'obéis-
 » sance qu'ils doivent à Dieu, et la fidélité qu'ils
 » doivent à Votre Majesté. J'avoue, Sire, que j'ai
 » une grande passion d'achever l'ouvrage que j'ai
 » commencé, et que ce serait une grande grâce que
 » de me laisser entretenir et augmenter les bonnes
 » dispositions où je vois les nouveaux convertis de
 » mon diocèse. Je ne doute pas que le successeur
 » que Votre Majesté m'a destiné, n'ait plus de talens
 » et de capacité que moi; mais l'application que j'ai
 » eue à les instruire, et la confiance qu'ils ont prise
 » en moi, me donnent des facilités qu'on n'a pas
 » dans les commencemens d'un évêché. L'évêché
 » de Nismes, Sire, est vaste et difficile à gouverner
 » et je ne me sens ni assez de force, ni assez d'a-
 » dresse pour cela. Je sais qu'il est plus riche et plus
 » honorable que le mien; mais Votre Majesté m'a
 » déjà donné tant de bien, que je n'en souhaite pas
 » davantage: et l'honneur qu'elle m'a fait de me

» croire capable et digne d'être dans cette place-là,
 » me vaut mieux que la place même. J'y serais plus
 » proche de mon pays et de ma famille; mais je ne
 » dois point avoir de plus forte affection que celle
 » de servir Dieu et Votre Majesté; et je crois que je
 » ne lui serai pas inutile dans ce pays-ci. Je me
 » jette donc aux pieds de Votre Majesté, pour la sup-
 » plier de me laisser dans ce diocèse où elle m'a
 » envoyé, et où je puis plus tranquillement prier
 » Dieu qu'il continue de répandre abondamment
 » ses bénédictions sur elle. Je ne l'ai jamais impor-
 » tunée pour lui demander du bien: je crains que
 » je ne l'importune en lui disant qu'elle m'en fait.
 » C'est une grande preuve de votre bonté, Sire,
 » que vous me réduisiez à ne vous demander que la
 » diminution de vos bienfaits et de vos grâces. J'at-
 » tendrai les ordres de Votre Majesté, quoi qu'elle
 » m'ordonne, et je les exécuterai avec toute la sou-
 » mission et la fidélité que lui doit, Sire, son très-
 » humble, etc.»

Nismes était alors un poste très-difficile, par la multitude de calvinistes dont le diocèse était rempli. Le roi avait révoqué l'édit de Nantes, et plusieurs calvinistes avaient fait abjuration. Mais on n'ignorait pas que de ces nouveaux catholiques, les uns encore attachés à leur ancienne religion, ne demeuraient que par politique dans celle qu'ils avaient embrassée, et que les autres négligeaient d'en remplir les devoirs. La prudence, le zèle, la charité de M. Fléchier lui fournirent, pour empêcher les maux qu'on en pouvait appréhender, des moyens dont le succès répondit à son attente.

L'inclination qu'il avait pour les belles-lettres, ne fut point étouffée par les soins de l'épiscopat. Il se forma par ses soins à Nismes une académie, dont il était l'ame et le président. Son palais était une au-

tre académie : il s'y appliquait à former des orateurs chrétiens, qui servissent l'Eglise, et fissent honneur à la nation.

Il mourut le 16 février 1710, dans la soixante et dix-huitième année de son âge.

Le P. de la Rue, dans la préface de ses sermons, fait ainsi le caractère de M. Fléchier. « L'amour de la politesse et de la justesse de style l'avait saisi dès ses premières études. Il ne sortait rien de sa plume, de sa bouche, même en conversation, qui ne fût ou qui ne parût travaillé. Ses lettres et ses moindres billets avaient du nombre et de l'art. Les beaux arts, et principalement la poésie, ayant été sa première occupation, il s'était fait une habitude, et presque une nécessité de compasser toutes ses paroles, et de les lier en cadence. Le feu qui éclate dans son style, et qui en relève par tout la grâce et la dignité, semble manquer de véhémence ; et sa prononciation traînante et peu animée favorisant par sa lenteur la fidélité de sa mémoire, donnait à l'auditeur tout le loisir de suivre aisément la délicatesse de ses pensées, et de sentir le plaisir d'en être charmé. Comme ce fut d'abord par les éloges funèbres qu'il commença à se faire distinguer, la gravité des sujets, fort avantageuse à la pesanteur naturelle de sa voix et de son action, et la beauté des choses qu'il disait, en firent insensiblement goûter la manière, et travestirent même en talent un défaut, qu'en d'autres sujets moins tristes on aurait peine à supporter. C'est ce qui parut dans ses sermons de morale : car au lieu que la véhémence et l'impétuosité doivent y régner, le son de sa voix, qui avait quelque chose de lugubre, y répandit son froid sur le feu de ses expressions, et la liberté de son esprit

lumineux y était, pour ainsi dire, à l'attache de sa mémoire. »

Après ce caractère de M. Fléchier fait par une main étrangère, il est bon de mettre ici un portrait qu'il fait de lui-même dans une lettre à un de ses amis.

Lettre où M. Fléchier se décrit lui-même.

Vous voulez donc, Monsieur, que je vous trace le portrait d'un de vos amis et des miens, et que je vous fasse une copie d'un original que vous connaissez aussi-bien que moi... Sa figure, comme vous le savez, n'a rien de touchant ni d'agréable ; mais elle n'a rien aussi de choquant. Sa physionomie n'impose pas, et ne promet pas au premier coup d'œil tout ce qu'il vaut ; mais on peut remarquer dans ses yeux et sur son visage je ne sais quoi qui répond de son esprit et de sa probité.

Il paraît d'abord trop sérieux et trop réservé ; mais après il s'égaie insensiblement ; et qui peut essayer ce premier froid, s'accommode assez de lui dans la suite. Son esprit ne s'ouvre pas tout d'un coup, mais il se déploie petit à petit, et il gagne beaucoup à être connu. Il ne s'empresse pas à acquérir l'estime et l'amitié des uns et des autres : il choisit ceux qu'il veut conduire et qu'il veut aimer ; et pour peu qu'il trouve de bonne volonté, il s'aide après cela de sa douceur naturelle, et de certains airs de discrétion qui lui attirent la confiance. Il n'a jamais brigué de suffrage : il a voulu être estimé par raison, non par cabale. Sa réputation n'a jamais été à charge à ses amis, et n'a rien coûté qu'à lui-même. Quand il a été louable, il a laissé aux autres le soin de le louer. Il sait se servir de son esprit, mais il ne sait pas s'en prévaloir, et quoiqu'il se sente et qu'il s'estime ce qu'il vaut, il laisse à chacun son jugement. Si l'on

a bonne opinion de lui, il en est reconnaissant comme si on lui faisait grâce; si l'on ne juge pas de lui comme on doit, il se renferme en lui-même, et se rend la justice qu'on lui refuse.

Il a un caractère d'esprit net, aisé, capable de tout ce qu'il entreprend. Il a fait des vers fort heureusement; il a réussi dans la prose: les savans ont été contens de son latin: la cour a loué sa politesse, et les dames les plus spirituelles ont trouvé ses lettres ingénieuses et délicates. Il a écrit avec succès; il a parlé en public, même avec applaudissement. Sa conversation n'est ni brillante ni ennuyeuse; il s'abaisse, il s'élève quand il le faut. Il parle peu, mais on s'aperçoit qu'il pense beaucoup. Certains airs fins et spirituels marquent sur son visage ce qu'il approuve ou ce qu'il condamne; et son silence même est intelligible. Quand il n'est pas avec des gens qui lui plaisent, il demeure au dedans de lui-même. Quand il est avec ses amis, il aime à discourir et à se répandre au dehors: il est pourtant toujours maître de son esprit. Lorsqu'il parle, on voit qu'il saurait se taire; et lorsqu'il se tait, on voit bien qu'il saurait parler. Il écoute les autres paisiblement, et les paie souvent de la patience ou de l'attention qu'il fait paraître à les écouter. Il leur pardonne aisément d'avoir peu d'esprit, pourvu qu'ils ne veuillent pas lui faire accroire qu'ils en ont beaucoup. Ce qui fait qu'il est bien reçu dans les compagnies, c'est qu'il s'accommode à tous et ne se préfère à personne. Il ne se pique pas de faire valoir ce qu'il sait: il aime mieux leur donner le plaisir de dire eux-mêmes ce qu'ils savent.

Il n'est pas fort vif au dehors, mais il a beaucoup de vivacité au dedans, et peu de chose échappe à ses réflexions.

Il n'est pas naturellement inquiet, et ne s'amuse pas à deviner les secrets d'autrui. Mais pour peu

d'ouverture qu'on lui donne, il va de conjecture en conjecture; et quand il veut, il n'y a guère de mystère qu'il ne découvre. Il voit tout d'un coup le ridicule des hommes, et jamais personne ne remarqua plus promptement une sottise.

Il est naturellement paresseux; mais quand il est pressé, il trouve en lui des ressources dont il a été souvent étonné lui-même. Quoiqu'il perde beaucoup de temps, il se rencontre qu'il en a toujours assez; et tout lent qu'il paraît, il y a peu de gens qu'il ne rattrape, quelque diligens qu'ils puissent être.

Pour son style et pour ses ouvrages, il y a de la netteté, de la douceur, de l'élégance: la nature y approche de l'art, et l'art y ressemble à la nature. On croit d'abord qu'on ne peut ni penser, ni dire autrement: mais après qu'on y a fait réflexion, on voit bien qu'il n'est pas facile de penser ou de dire ainsi. Il a de la droiture dans le sens, de l'ordre dans le discours et dans les choses, de l'arrangement dans les paroles, et une heureuse facilité qui est le fruit d'une longue étude. On ne peut rien ajouter à ce qu'il écrit, sans y mettre du superflu; et l'on n'en peut rien ôter, sans y retrancher quelque chose de nécessaire. Enfin votre ami vaudrait encore mieux, s'il pouvait s'accoutumer au travail, et si sa mémoire un peu ingrate, non pas infidèle, le servait aussi-bien que son esprit. Mais il n'y a rien de parfait au monde, et chacun a ses endroits faibles.

Pour son cœur, où je crois que vous vous intéressez davantage, il n'est pas si aisé de le connaître. Il se modère quand il veut: il est secret et circonspect: il se cache souvent sous les voiles d'une tranquillité et d'une indifférence apparentes. Mais je l'ai vu dans son naturel, je l'observe depuis long-temps, et je suis dans sa confidence. Ainsi, Monsieur, je vous ferai part de mes connaissances....

Ce cœur, Monsieur, n'est pas indigne de vous. Il a de la grandeur et de la générosité : aucun intérêt ne le touche, et il ne voudrait avoir du bien que pour être en état d'en faire. Son plus sensible plaisir, c'est de pouvoir obliger ses amis, ou de pouvoir reconnaître les obligations qu'il leur a. Il aimerait pourtant mieux avoir des grâces à faire, que d'en recevoir. Il a toujours cru que le mérite pouvait se passer de la fortune. Il s'est contenté de l'un, et ne s'est pas inquiété de l'autre.

Rien n'est tant contre son humeur, que d'être à charge à qui que ce soit. Dans ses besoins, il n'a recours qu'à sa patience ; et quand il serait plus éloquent qu'il n'est, il ne sait plus parler quand il s'agit de demander. Tous les honneurs du monde lui paraîtraient trop achetés, s'ils lui avaient coûté quelque bassesse. Il n'aime pas à contredire, mais il aime encore moins à flatter. Quoiqu'il n'y ait guère d'hommes qui sachent mieux louer que lui, il n'a jamais voulu vendre, ni même donner mal à propos ses louanges. Il sait, quand il le faut, jeter quelque grain d'encens odoriférant qui récréé et qui n'étourdit pas : aussi n'en reçoit-il pas qui ne soit aussi fin que celui qu'il donne. Il a de l'ambition, non pas de celle qui s'empresse et qui s'agite pour parvenir, mais de celle qui attend paisiblement la justice qu'on doit lui rendre ; qui ne cherche pas les voies les plus courtes, mais les plus honorables. Il se console aisément de n'être pas heureux, pourvu que le public l'en juge digne ; et il travaille à se faire considérer par lui-même plutôt que par l'état où on l'aura mis.

Il n'envie la gloire de personne, mais il aime à jouir de la sienne. Quoiqu'il n'ignore pas les talens qu'il a, il estime ceux que les autres ont : ainsi il a le plaisir que donne l'honneur, sans faire souffrir aux autres les incommodités que donne l'orgueil.

Il est sensible aux approbations sincères et désintéressées. Un homme qui le loue sans le connaître, un auditeur qui s'écrie, un passant qui le montre, et qui dit : *c'est lui* ; ce sont là les éloges qui le touchent davantage. Quand on l'élève, il se tient dans une honnête modération, et sa pudeur est embarrassée ; mais si l'on veut l'abaisser, il prend une fierté qui le met au-dessus de tout. Il est facile, populaire, officieux à ceux qui sont au-dessous de lui, commode à ses égaux. Pour les grands qui se prévalent de ce qu'ils sont, il les respecte de loin, et les abandonne à leur propre grandeur.

Il se possède dans les occasions, et ses passions ne peuvent rien sur sa raison, si elle n'y consent, ou si elle n'est surprise. Il est de bonne foi, et il croit aisément que tout le monde est de même. Mais si l'on vient à lui manquer, on ne regagne plus sa confiance ; ainsi il ne trompe jamais personne, et n'est jamais trompé qu'une fois. S'il a donné quelque sujet de plainte à quelqu'un, il n'oublie rien pour le satisfaire ; mais si l'on se plaint de lui sans raison, il a une innocence fière, qui ne descend pas aux éclaircissemens et aux justifications, et rien ne lui coûte tant que de faire son apologie. Quand on l'offense, il a le ressentiment vif, mais il ne dure pas longtemps. L'envie lui déplaît, mais elle ne l'afflige pas. Il souffre avec peine une injustice, mais il la pardonne.

L'infidélité d'un ami est le péché irrémissible pour lui. Lorsqu'on en use mal à son égard, il y a peu d'excuses qui le satisfassent ; et il a d'autant plus de peine à se réconcilier avec ceux qui l'ont fâché, qu'il prend plus de précaution pour ne fâcher personne. Il n'a pas de grands attachemens au monde ; et comme il n'a pas beaucoup à gagner, ni beaucoup

à perdre, il n'a ni de grands chagrins ni de grandes joies.

Les devoirs extérieurs et les bienséances de la vie lui sont à charge. Les visites qu'on se rend, les lettres qu'on s'écrit, et le commerce de société inévitable entre gens indifférens, sont des contraintes de sa part, et des importunités de la part des autres. Il ne compte avoir vécu que le temps qu'il a passé avec ses amis ou avec lui-même : et ses meilleures heures sont celles de ses entretiens familiers, ou de ses libres rêveries.

Le nombre de ses amis est comme celui des élus fort petit : il ne les choisit pas légèrement, mais il les ménage et il les conserve soigneusement quand une fois il les a choisis ; et s'il en a peu, du moins a-t-il cet avantage qu'il n'en perd point. Il est avec eux gai sans emportement, libre sans indiscretion, familier sans incivilité, complaisant sans faiblesse et sage sans austérité...

Il est délicat et difficile sur ce que l'on se doit quand on s'aime : il veut qu'on s'entende à demi-mot ; qu'on se prévienne, et qu'on devine ce qui peut plaire ; mais il n'exige rien d'autrui, qui ne s'impose à lui-même ; et s'il se plaint pour peu de sujet qu'il en ait, il souffre aussi qu'on se plaigne pour peu de sujet qu'il en donne.... C'est ainsi qu'il est fait pour ses amis, et c'est ainsi qu'il souhaite que ses amis soient faits pour lui.

ORAISON FUNÈBRE

DE MADAME

JULIE-LUCINE D'ANGENNES,

DE RAMBOUILLET,

DUCHESSÉ DE MONTAUSIER, DAME D'HONNEUR DE LA REINE;

Prononcée en présence de madame l'abbesse de Saint-Etienne de Rheims, et de madame l'abbesse d'Hière, ses sœurs, en l'Eglise de l'abbaye d'Hière, le 2 janvier 1672.

Mulierem fortem quis inveniet ? Procul et de ultimis finibus pretium ejus.

Qui trouvera une femme forte ? Son prix passe tout ce qui vient des pays les plus éloignés. Prov. 31.

MESDAMES,

Le plus sage de tous les rois, éclairé des lumières de l'Esprit de Dieu, inspiré de laisser à la postérité le portrait d'une femme héroïque, nous la représente revêtue de force et de bonne grâce ; occupée à de grandes choses, sans sortir de la modestie de son sexe ; comblée des biens mêmes de la fortune, mais toujours prête à les répandre dans le sein des pauvres ; pénétrée de la crainte de Dieu, et convaincue de la vanité des grandeurs humaines ; tirant sa gloire d'une solide vertu, et non de l'éclat trompeur d'une fragile beauté ; mourant avec un visage tranquille et riant ; digne d'être reçue dans le Ciel,